

LA RÉPUBLIQUE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

H. BEAUGRAND, Rédacteur-Editeur.

SAINT LOUIS, MO., SAMEDI 21 OCTOBRE 1876.

Le numéro, 10 Cents.

Volume I. No. VII

ADMINISTRATION.

"La République"

Parait tous les samedis.
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.
Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur-propriétaire.
L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne faisons jamais exception à cette règle.

Abonnement.

Un an \$4.00
Trois mois 1.00
Le numéro 10 cents.
Invariablement payable d'avance.

BUREAUX DU JOURNAL.

520 Pine Street.

ANNONCES.

Une insertion dix lignes ou moins : \$1.00
Deux cents la ligne première insertion et cinq cents la ligne pour chaque insertion subséquente. Payable d'avance. Une remise libérale sera faite pour les annonces à long terme.

Toutes correspondances lettres d'affaires, lettres chargées, communications, etc. devront être adressées à

H. Beaugrand,

Rédacteur-Editeur,

"La République"

St. Louis, Mo.

ST. LOUIS.

CONSULAT DE FRANCE.—Emile Karst, agent consulaire; bureau, 411 Nord 6e.

CONSULAT SUISSE.—C. F. Mathy, chez Mermoud, Jaccard & Co, 4 et 6 Loust.

LOGE MASQUÉE.—Orient Français No. 167; réunions les 1er et 3e mercredis de chaque mois à 8 h. du soir. 13 N. 3e; Vénéral, J. A. Schultz; secrétaire, Ed. Bobe, 410, Nord 3e.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE.—Réunions du conseil d'administration le 1er mardi de chaque mois, 411 N. 3e; président, Gustave Plerrot; 1er vice-président, Jaquemin; 2e vice-président, G. Biston; trésorier, Emile Karst; secrétaire archéologue, J. J. Murray; secrétaire-comptable, Ed. Bobe; directeur, Wm. Sublet; com. M. J. Darrol; F. M. Almond; John Bonnet, M. J. Darrol; H. Verdier, L. Boulanger.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'AIDE MUTUELLE.—Réunions, le dimanche 15 ou le dimanche après le 15 de chaque mois à 2 heures de l'après-midi, rue Market 1014; président, Jules Beilin; 1er vice-président, Louis Gahard; 2e vice-président, Antoine Ratti; secrétaire-archiviste, Jos. A. Droz; secrétaire-correspondant, Ami F. Addor; trésorier, A. Caballero; secrétaire des finances, Ed. Bobe. Cette société fait partie de l'Union Générale des Sociétés Françaises de Secours Mutuels aux États-Unis d'Amérique.

LE BUREAU CENTRAL DE L'UNION GÉNÉRALE POUR LES ANNEES 1876 ET 1877 est à St. Louis; président, J. Williams; secrétaire, P. Luckner; care of M. V. T. Co.; secrétaire-adjoint, Louis Fortel. — Assurance mutuelle sur la vie de toutes les sociétés faisant partie de l'Union sous le contrôle du Bureau Central.

SOCIÉTÉ ALSACIENNE ET LOHRRAINE.—Réunions le 15 de chaque mois chez M. Besançon, 927 Charity Avenue; président, F. Jacquemin; vice-président, Jules Beilin; com. M. J. Darrol; secrétaire, Philippe Luckner; assistant-secrétaire, Joseph Fleig; trésorier, J. P. Besançon; vice-trésorier, Louis Vetter.

CERCLE PHILHARMONIQUE FRANÇAIS.—Réunions le 3e vendredi de chaque mois chez M. C. Claude, 201 S. Main; président, J. A. Schultz; trésorier, F. M. Almond; secrétaire, R. Dubois; régisseur, Emile Boulanger.

Revue Scientifique.

(Pour la République.)

SOMMAIRE.

Les orages.—La crainte du tonnerre.—M. Henri de Parville consacre une causerie scientifique à la crainte du tonnerre et aux précautions à prendre pour éloigner ou diminuer les causes du danger.

Je connais un vieux commandant qui plus d'une fois a fait des trouvés sanglants au milieu de l'ennemi, et qui, cependant, baisse la tête quand le tonnerre gronde et que l'éclair déchire les nues. Les personnes nerveuses, même les plus braves, sont impressionnées par l'éclair de la foudre. C'est avant tout un effet physiologique.

La foudre fait incontestablement plus de victimes qu'on ne le croit. M. Boudin a relevé, de 1835 à 1869, 10,000 victimes de la foudre, tant tuées que blessées, et ce monsieur n'a parlé que des cas bien connus. De 1835 à 1869, le nombre des tués raide s'éleva à 1630, dont 1160 hommes et 470 femmes.

Je ne rappelle pas ces chiffres pour rassurer les craintifs, au contraire, mais pour montrer aux sceptiques que le tonnerre n'est pas à dédaigner.

Arago, qui a écrit une admirable notice sur le tonnerre, dit que quel que part dans ses œuvres, que "bien qu'on puisse regarder comme faible la chance de périr par le tonnerre, cependant les exemples de morts dus à cette cause sont assez nombreux pour qu'on ne doive pas négliger de chercher à se mettre à l'abri de la foudre." C'est tout à fait notre avis.

Les personnes très nombreuses qui redoutent le grondement du tonnerre sont généralement sous l'influence d'un état maladif produit par l'électricité. Nous sommes souvent, par les temps orageux, littéralement imbibés d'électricité; nous en sommes chargés comme une machine électrique. Cet excès de fluide agit sur notre système nerveux au point que nous nous sentons revivre au fur et à mesure que l'orage s'apaise, c'est-à-dire que notre corps se décharge de son trop plein d'électricité. D'autres personnes ont peur du tonnerre parce qu'elles ont peur d'être foudroyées. On ne raisonne pas avec la peur. Et, en effet, pourquoi ne serais-je pas tué plutôt qu'une autre, demandent-elles!

Nous pouvons certainement être foudroyés tous, absolument comme nous pouvons recevoir, en passant dans la rue, une tuile sur la tête. Mais, en guise de consolation, il ne paraît pas superflu de montrer qu'il est au moins superflu de tomber en faiblesse quand il tonne. Le bruit du tonnerre, loin de nous faire peur, doit nous rassurer. L'illumination brutale de l'éclair doit aussi nous reconforter.

En effet, l'éclair, c'est le trait de la foudre qui va du nuage au sol et foudroie. Quand nous voyons sa lumière, c'est que nous ne sommes pas touchés. Le trait frappe si vite qu'il nous serait impossible de le voir s'il nous avait choisis pour cible. Quant au roulement du tonnerre, il parvient aux oreilles plus ou moins longtemps après l'éclair, c'est-à-dire après le coup foudroyant. Il vient nous affirmer, au contraire, dans son langage, que tout danger a disparu pour cette fois. L'éclair, qui peut avoir jusqu'à 15 kilomètres de longueur, étend l'air et produit le son qui frappe notre oreille. Le roulement résulte de ce que, sur son parcours, l'éclair a engendré une série d'ondes sonores; les plus rap-

prochés nous arrivent d'abord, ensuite les plus éloignées. Le son parcourant 337 mètres à la seconde, autant on compte de secondes entre l'éclair et le tonnerre, autant de fois il y a 337 mètres entre le point où aboutit l'éclair et l'observateur. La durée du mouvement donne une idée de la dimension de l'éclair. Quant à la durée de l'illumination proprement dite, de la production de l'éclat électrique gigantesque que nous appelons l'éclair, elle n'est que d'un millionième de seconde, et si nous parvenons à voir cette illumination rapide, cela tient uniquement à la persistance de la perception lumineuse sur le nerf optique de l'œil.

Pour nous frapper, la foudre ne mettrait pas un millionième de seconde. Aussi toute personne qui voit l'éclair, à plus forte raison, qui entend le coup, n'a jamais à redouter un accident. Elle est à l'abri. A quoi bon s'enfoncer dans son fauteuil ou se cacher derrière ses rideaux.

En effet, pour tout avouer, en deux mots, toute personne foudroyée ne voit rien, n'entend rien. Il faut donc souhaiter voir l'éclair et entendre le tonnerre.

On me demandera comment je sais que les foudroyés ne voient pas l'éclair. On ne voit pas le trait foudroyant qu'on ne voit la balle qui nous frappe. Qu'est-ce qu'un millionième de seconde?

Les personnes foudroyées qui sont revenues à la vie ne laissent, au surplus, aucun doute à cet égard. Un fermier de Cornwallis, Thomas Orlway, fut jeté à terre sans connaissance, par un éblouissant coup de tonnerre; il avait à peu près la lumière de l'éclair, qu'en revenant à lui au bout d'un grand quart d'heure, sa première pensée fut de demander qui l'avait frappé. Deux journaux sont atteints par la foudre et tombent sans connaissance. Interrogés, quand ils reviennent de leur évanouissement, ils affirment n'avoir pas vu l'éclair. Le curé de l'église de Château-neuf les Moutiers fut foudroyé dans l'église; neuf personnes furent tuées, quatre-vingt deux blessées. On ramassa le curé asphyxié. Son surplis était en flammes. Il revint à la vie deux heures après l'accident et déclara n'avoir rien entendu, n'avoir rien vu de ce qui s'était passé. Les preuves abondent: on est foudroyé sans le savoir.

Ce n'est pas une raison pour ne pas prendre des précautions, et quand le tonnerre gronde, il convient d'éviter tout ce qui pourrait augmenter les causes de danger.

À la ville, aussi bien du reste qu'à la campagne, se débarrasser des objets métalliques que l'on peut avoir sur soi, des clefs, monnaies, etc. Contre l'éclair, il est une idée répandue, éviter les sautoires et la cheminée, se placer au centre de l'appartement et ne pas se grouper. S'éloigner de la cuisine; le tonnerre va très souvent à la cuisine, où abondent les objets en métal et les conduits d'eau. S'éloigner aussi des gouttières, des tuyaux, etc.

Fermer les portes et les fenêtres, et même les rideaux. Les courants d'air peuvent faciliter le passage de la foudre. Les rideaux peuvent jouer leur rôle préservatif et, en tous cas, empêcher les éclairs d'impressionner l'œil.

Au vu des éclairs aveugler des observateurs trop hardis. Il est à peu près inutile, comme on l'a dit, de chercher à se mettre plus à l'abri encore dans un vêtement de soie; elle est au moins hygrométrique, et, laine et soie,

si la foudre était dans l'appartement ce n'est pas ce fragile obstacle qui l'empêcherait de faire sa besogne. Le tabouret en verre isolant, ou le gâteau de résine tant de fois conseillés, sont illusoire; la foudre perce très-bien le verre et traverse sans façon la résine.

Aux personnes impressionnées, je recommanderai plutôt de descendre à la cave pendant les quelques minutes que dure l'orage. Les coups de foudre vont rarement jusque-là. Au niveau du sol, l'électricité s'échappe par les gouttières et les gouttelettes de pluie qui ruissellent le long des murs.

Enfin, il est à remarquer que tous les êtres organisés ne sont pas également prédisposés à être atteints par la foudre. Il est certains hommes qui sont épargnés à côté d'autres. La statistique prétend que la foudre ménage spécialement les femmes. Elle compte trois hommes foudroyés contre une femme.

Je crois que la statistique a voulu être galante au détriment de la vérité. S'il y a plus d'hommes foudroyés que de femmes, c'est qu'il y a plus d'hommes que de femmes dehors par temps d'orage.

Toutefois, les animaux sont frappés plus gravement que les hommes. Les moutons, les bœufs, les chevaux, les chiens, les chats sont foudroyés souvent quand le berger ou le conducteur s'en tire sain et sauf. Dans le coup de foudre qui tua neuf personnes dans l'église de Château-neuf-les-Moutiers (cité plus haut) les chiens qui s'étaient réfugiés dans l'église furent tués, tous sans exception. Est-ce que le voisinage des animaux pourrait nous garantir? Le chien, déjà l'ami de l'homme, deviendrait-il le paratonnerre de l'appartement?

En résumé, il ne faut pas s'exagérer le danger que nous fait courir un orage, mais il ne faut pas non plus faire fi des précautions recommandées par la science. Il ne convient pas plus de jouer avec la foudre que de jouer avec le feu.

Les Nouveaux Docks de Londres.

Les docks immenses, qui sont une des merveilles du village de Londres s'enorgueillissent légitimement, et qui peuvent contenir jusqu'à 700 vaisseaux de fort tonnage, sont, parait-il, insuffisants pour le commerce immense qui se fait entre la métropole, les colonies anglaises et l'étranger. De nouveaux docks, qui seront en communication avec ceux déjà existants, vont être construits. Ils auront 540 pieds de largeur et une profondeur minimum de 27 pieds. La longueur totale des quais sera de cinq milles. Par suite de cette installation, on sera obligé de déplacer une partie de la voie ferrée du North-Woolwich, qui sera conduite sous les docks au moyen d'un tunnel à une profondeur de 43 pieds. Les bassins, une fois terminés, occuperont l'espace énorme de 200 acres (80 hectares environ).

La construction de ces admirables docks de Londres, qui n'ont de rivaux au monde que ceux des Indes occidentales, remonte au commencement de ce siècle. Ceux de Sainte Catherine furent ouverts en 1828. Ils peuvent recevoir 160 navires. Les bâtiments y navigent trois heures avant les marées hautes. Les bassins, de forme carrée, sont bordés de toutes parts d'immenses magasins où viennent s'entasser les marchandises. Les London Docks, qui leur font suite, sont plus vastes. 300 vais-

seaux y trouvent un abri sûr et des quais de débarquement. Citons encore les Commercial Docks; ceux du canal de Surrey, où l'on décharge le blé et les bois du nord; ceux des Indes Occidentales, qui sont des œuvres gigantesques, bien dignes du grand peuple qui les a construits.

Les Acteurs dans l'Antiquité. Leur Appointement.

Dans l'Antiquité, le comédien Paulus, à Athènes, gagnait un demi-talent par jour (2,700 fr.). À Rome, le fameux Roscius recevait du trésor public 300,000 livres par an, et Dionysius 50,000 écus. L'acteur (Esopus) lui-même, en 1660-61, 2,478 liv. En 1661, il demanda deux parts au lieu d'une. On les lui accorda pour lui et sa femme (s'il se mariait).

Marié le 20 février 1662, il eut ainsi double part jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1673. C'est-à-dire une moyenne de 7,000 livres par an.

Lagrange lui-même, du 25 avril 1765 au 17 février 1763, avait encaissé 51,670 livres 14 sous, capital respectable pour l'époque. Mais ce sont là des dividendes plutôt que de véritables salaires; et, sans le génie de Molière, sans sa fécondité, sans son infatigable labeur, la troupe n'aurait pas fait de si bonnes affaires.

Au siècle suivant, le Kain, le grand tragique, ne reçoit de la Comédie Française que 2,000 livres, s'il faut en croire une lettre de Voltaire du 2 avril 1755.

Ce que Le Kain aurait gagné cent ans plus tard, on peut le conjecturer par ce qu'exigeait Mlle Rachel. Engagée au Théâtre Français à raison de 4,000 francs par an, en 1838, elle stipulait, dès 1840, un ultimatum de 27,000 fr. de fixe, 64 feux de 281 fr. 25 chacun, ensemble 18,000 fr.; une représentation à bénéfice, estimée 15,000 fr., plus trois mois de congé, qui n'étaient pas la partie la moins fructueuse de l'année. Plus tard, le taux de ses exigences s'éleva bien autrement encore. Cependant, aujourd'hui elles paraissent modestes.

Le contraste est plus frappant encore entre les anciens prix et les prix actuels dans les théâtres de musique et de danse. Mlle Guimard, en 1762, était engagée comme premier sujet de corps de ballet, à l'Académie Royale de Musique, moyennant 600 livres par an! A quelques années de là, l'Impératrice de Russie, Catherine II, s'étonnait de voir Gabrielle demander 5,000 ducats. "Mais je ne paye sur ce pied-là aucun de mes feld-marchaux," objectait Catherine II. "Eh bien," répliquait l'autre, "que Votre Majesté fasse chanter ses feld-marchaux!"

En 1789, MM. Lays, Lainé & Saint-Hubert, premiers sujets de chant à l'Opéra, recevaient de 7 à 9,000 livres. En 1820, les mêmes emplois se payaient 15,000 francs. De nos jours, le chiffre de 100,000 fr. a été plus d'une fois dépassé.

Le nouveau Sultan Ab-ul-Hamid.

Le nouveau Sultan est né en 1842; il est le second fils d'Ab-ul-Medjid. Après la mort de sa mère, une esclave Kurde, il fut adopté par la seconde femme de son père, qui lui laissa une immense fortune.

Hamid fut élevé avec son frère Mourad et son éducation fut très négligée. En revanche, il fut rapidement initié aux mystères de la vie du sérail, et partagea, dès le jeune âge, les débauches de Mourad; il dut à son tempérament robuste de résister aux excès qui ruinent si profondément l'intelligence et la santé de ce dernier.

Il passa gaie la vie à Beylerbey, à Couscoujoug, à Kehat-Han et dans tous les villages du Bo-phore, avec la jeunesse dorée de l'islamisme les fils de pachas et de gouverneurs.

Lorsque le grand vizir proposa à Ab-ul-Aziz de faire élever deux princes cadets de l'école polytechnique, il désigna Hamid; mais la Russie, qui craignait de voir préparer des défenseurs vigoureux du trône des Osmanlis, fit échouer le projet.

À l'exposition de 1867, Hamid accompagna son oncle Ab-ul-Aziz et il nous fut donné de le voir à cette époque. Au physique, c'était un homme maigre et sec, au teint pâle, yeux noirs d'une extrême vivacité grand nez, cheveux châtain; l'air gauche et embarrassé témoignait qu'il n'avait point été formé au contact de notre civilisation.

On prétend que, dans son voyage à Paris, le jeune neveu d'Ab-ul-Aziz, se familiarisa avec nos mœurs dans ce qu'elles ont de plus parisien et essaya d'acquiescer à Constantinople, dans les lieux de plaisir fréquentés par la jeunesse dorée de l'endroit, les termes les plus pittoresques de l'argot de nos garçons.

Hamid rapporta de son voyage en pays chrétien le goût de la géographie politique, et il s'intéressa si vivement à cette science que son canaço et son Kiosque des Eaux-Douces, sont presque entièrement tapissés de cartes militaires et statistiques à l'étude desquelles il se livre avec une véritable passion. Il a, depuis quelques années déjà, fait très à cette vie de débauches qui à présent son frère Mourad ou l'on sait, et il vit sobrement avec la Bachanah, sa première femme, et ses deux enfants.

Le soir, ses amis viennent le voir, et l'on joue, parait-il, les jours de baccarat, un jeu qui ferait frissonner les plus intrépides joueurs du Jockey-Club. Le whist lui-même a pénétré dans le palais ottoman et forme aujourd'hui ce divertissement habituel du nouveau sultan; un sultan faisant le mort, n'est-ce point un peu dans l'ordre des choses!

Hamid n'est pas amateur de la musique, d'ailleurs de la musique européenne et il est d'ailleurs particulièrement le piano. Ah! Ses armes par exemple, sont en meilleur état que son piano (relégué dans une anti-chambre). Il aime ses pistolets, qui sont fins et européens, et il s'en sert bien.

Il est cavalier émérite, et doué d'une force et d'une agilité peu communes, dont il aime, au surplus, à donner à ses amis de fréquents témoignages. Il fait le trapèze à faire pamer les "owas de France"; il est des situations dans la vie d'un ulan, où la science gymnastique peut être mise à profit.

Hamid est turc orthodoxe et adversaire juré du parti de la jeune Turquie, et pratique sa religion avec une sorte d'ostentation, en véritable sectaire; les mauvais es langues de Constantinople affirment que sa piété n'est pas aussi profonde qu'il veut le faire paraître, et qu'en petit comité il traite assez légèrement la religion musulmane et ses ministres. Il ne professe aucun sentiment d'aversion pour les giaux et est la plus profonde estime pour leur civilisation; mais la note dominante de son caractère, c'est la haine des Grecs.

Ab-ul-Hamid ne partage point les idées de Midhat-Pacha ni de cette école qui veut demander à une réorganisation constitutionnelle le salut de l'empire ottoman. Midhat-Pacha essayera-t-il de le convertir, y réussira-t-il?

Nous pensons que le nouveau Sultan inclinera vers le parti des vieux Turcs, et est sans chef depuis l'assassinat de Hussein-Avni-Pacha.

Tel est, rapidement esquissé, le portrait du nouveau Sultan qui va ouvrir au clairon la marche pour Eyoud au milieu de l'enthousiasme des ulemas et des clameurs assourdissantes des sultas. Le Sultan est mort: Vive le Sultan!

Le Loup qui Joue du Trombone.

Tout le monde sait ce que c'est qu'une fosse à loup; un trou profond, recouvert de menues branches, sur lesquelles on place l'appât destiné à attirer l'animal. Il est assez rare qu'on prenne un loup avec ce piège, mais ce qui n'est pas assuré jamais vu, c'est d'y prendre à la fois un loup et un musicien.

Ces jours derniers, un paysan des environs de Dun (petite ville de Meurthe-et-Moselle) allait visiter une fosse qui lui avait creusée au milieu de son champ. Il fut très intrigué en entendant de loin, non-seulement les hurlements de la bête sauvage, mais des sons formidables sortir d'un instrument de cuivre.

Quelle était la cause de cet étrange bruit? Il se hâta pour l'apprendre, et fut stupéfié, en arrivant au bord du trou, de le voir habité par deux hôtes: un loup dans un coin, un musicien dans un autre.

Le loup hurlait et effrayait le musicien; le musicien soufflait dans son trombone pour effrayer le loup.

Pour avoir l'explication de cette scène, le paysan s'adressa au seul des deux capable de le comprendre. Celui-ci expliqua que la veille, en sortant d'un bal public, il était un peu gris, et que, voulant prendre à travers champs pour rentrer chez lui, il était tombé dans le trou déjà occupé par son farouche compagnon.

Le paysan de cendit, musela avec mille précautions le carrossier au moyen d'un mors en bois et d'une ficelle, et reprit le chemin de la ville, emmenant avec lui son autre prisonnier qu'il avait invité à déjeuner.

Bien lui en prit, comme on va le voir. Le paysan chassa le loup sur ses épaules. Un devisait de choses et d'autres, lorsqu'à mi-chemin, il s'aperçut que son fardeau, qu'il ne croyait pas capable de lui faire aucun mal, avait la tête parfaitement libre. Les ficelles s'étaient dénouées; seul, le mors était entre les dents du loup, et il mordait le bois avec fureur.

Que faire? Que devenir, si le carrossier s'aperçoit qu'il est libre?

Heureusement, le musicien eut une idée triomphante.

—Tenez bon, dit-il.

—Allez!

Et le musicien coiffa la tête du loup avec le pavillon de son instrument.

L'animal respirait à peine. A chaque effort, le trombone renlait des sons impossibles. On arriva ainsi à la ville, où l'on finit par tuer à coups de bâton le loup à demi asphyxié. On eut toutes les peines du monde à extraire sa tête de l'enveloppe de cuivre dont elle était coiffée.

Le paysan partagea son repas et son loup comme un sauveur, qui remporta chez lui (et il en était fier) une superbe fourrure.

VARIETES.

Scène de mœurs normandes, d'après le *SPHINX*.

Les parents du futur et de la future sont chez le notaire, aux environs d'Yvetot.

Le notaire donne lecture du contrat de mariage des époux, où il est constaté que la fille apporte cent francs de dot à son bon ami.

—Cent francs, dit le beau père, c'est pas assez. Mettez deux cents.

—Que non, reprend le père de la jeune fille. Cent francs, et c'est déjà bien beau.

—Que oui, Baptiste, tu les mettras.

—Que non, que je dis, et pas un centime avec.

—Tout est manqué, mon fi!

—Eh ben, ramennons la bête, alors!

Une bonne histoire de Marseillais dans l'Estivage.

Marius Couliou son à un estomac d'Austruche et il s'en vante à tout propos.

Un jour, cependant, son ami Balanquesque émit des doutes à cet égard.

—Mon cher, lui dit Marius, je ne veux pas parler, je te le répète; j'ai déjà gagné ce pari là. Un *seigneur homme* de La Ciotat ne voulait pas me croire. Nous parions un dinier. Nous vîmes rendus au Jardin Zoologique. Il prend son mouchoir, y fait quatre nœuds et le présente à l'Austruche; l'Austruche, elle prend son mouchoir, y fait cinq nœuds et y l'avale aussi.

Le *seigneur homme* de La Ciotat prend un caillou; l'Austruche n'en fait qu'un bouché. Je prends deux cailloux—et je les engoules. Le *seigneur homme* prend une clef, la tend à l'Austruche. Elle avance le bec, saisit la clef, et, après quelques efforts, elle l'ingurgite la clef.

—Bagasse! murmura l'ami Balanquesque, qu'est-ce que tu as pu faire après cela?

—Moi? J'ai avalé la serrure.

Echo breton.

Un instituteur est nommé dans un village du Morbihan, où l'on parle exclusivement un patois qu'il ignore.

D'autre part, dans ce hameau, nul n'entend le français, et ce pauvre fonctionnaire essaye en vain de commencer ses leçons. Il a beau faire des tournées et expliquer par gestes son rôle et sa mission, enfants et parents restent de grands yeux, et sa classe reste déserte.

Sur ces entrefaites, un soir qu'il prend le train à sa fenêtre, l'instituteur reçoit un piano et l'essaye. Aux sons du piano, toute la population accourt et l'école toute bouche bée. Ce fut pour lui une révélation. Grâce aux mélodies qui exécuta deux fois par jour, les moutards accoururent, et petit à petit, mot par mot, leur enseigna le français.

Lorsqu'il put se faire comprendre de ses auditeurs, ce nouveau maître passa à la grammaire, à l'écriture, au calcul, et aujourd'hui les petits Bretons sont des puits de science.

Dites après cela du mal des pianos!

Feuilleton de "La République"

L'ORCO.

Suite.

"Dansez, riez, chantez, gais enfants de Venise! Pour vous, l'hiver n'a point de frimas, la nuit pas de ténèbres, la vie pas de soucis. Vous êtes les heureux du monde, et Venise est la reine des nations. Qui a dit non? Qui donc garde! Les yeux voient, les oreilles entendent, les langues parlent; craignez le conseil des Dix, si vous n'êtes pas de bons citoyens. Les bons citoyens dansent, rient et chantent, mais ne parlent pas. Dansez riez, chantez gais enfants de Venise?—Venise, seule ville qui n'ait pas été créée par la main, mais par l'esprit de l'homme, toi qui sembles faites pour servir d demeure passagère aux âmes des justes, et placée comme un degré pour elles de la terre aux cieux; ours qu'habitèrent les fêtes, et qu'anime encore un souffle magique; colonnades aériennes qui tremblent dans la brume; aiguilles légères qui vous confondent avec les mâts flottants des navires, arcades qui semblent contenir mille voix pour répondre à chaque voix qui passe; myriades d'anges et de saints

qui semblent bondir sur les coupes et agiter vos ailes de marbre et de bronze quand la brise court sur vos fronts humides; cité qui ne git pas, comme les autres, sur un sol morne et fané, mais qui flotte, comme une troupe de cygnes, sur les ondes, rejouissez-vous, rejouissez-vous? Une destinée nouvelle s'ouvre pour vous, aussi belle que la première. L'aigle noir flote au-dessus du lion de Saint-Marc, et des pieds tudesques valsent dans le palais des doges!—Taisez-vous, harmonie de la nuit! Eteignez vous, bruits insensés du bal! Ne te fais plus entendre, saint-cantique des pêcheurs; cesse de murmurer, voix de l'Adriatique! Meurs, lampe de la Madone; cache-toi pour jamais, reine argentée de la nuit! n'y a plus de Venitiens dans Venise!—Révons-nous enfète? Oui, oui, dansons, rions, chantons! C'est l'heure où l'ombre de Faliero descend lentement l'escaliers des Géants, et s'assied immobile sur la dernière marche. Dansons, rions, chantons, car tout à l'heure la voix de l'horloge dira: Minuit! et le chœur des morts viendra crier à nos oreilles! Servitude! servitude!"

En achevant ces mots, elle laissa tomber sa guitare qui ren-

dit un son funèbre en heurtant les dalles, et l'horloge sonna. Tout le monde écouta sonner les douze coups dans un silence sinistre. Alors le maître du palais s'avança vers l'inconnue d'un air moitié effrayé, moitié irrité.

—Madame, lui dit-il d'une voix émue, qui m'a fait l'honneur de vous amener chez moi?

—Moi, s'écria Franz en s'avançant; et si quelqu'un le trouve mauvais, qu'il parle.

—L'inconnue, qui n'avait pas paru faire attention à la question du maître, leva vivement la tête en attendant la voix du comte.

—Je vis, s'écria-t-elle avec enthousiasme, je vivrai!

Et elle se retourna vers lui avec un visage rayonnant. Mais, quand elle l'eut vu, ses yeux pâli-

rent, et elle se précipita vers le comte, et se jeta dans ses bras, et se mit à pleurer.

—Où allons-nous? dit-il après un moment de réflexion.

—Où la destinée veut que nous allions, répondit-elle d'une voix sombre; et, comme si ces mots eussent ranimé sa colère elle se mit à ramer avec plus de vigueur encore. La gondole, obéissant à l'impulsion de sa main puissante, semblait voler sur les eaux. Franz voyait l'éclatante rapidité de long des flancs de la barque, et les navires qui se trouvaient sur leur passage, fuir derrière lui comme des nuages emportés par l'ouragan. Bientôt les ténèbres s'épaissirent, le vent se leva, et le jeune homme n'entendit plus rien que le clapotement de flots et les sifflements de l'air dans ses cheveux; et il ne vit plus rien devant lui que la grande forme blanche de sa compagne au milieu de l'ombre. Debout à la poupe, les mains sur la rame, les cheveux éparés sur les épaules, et ses longs vêtements blancs en désordre abandonnés au vent, elle ressemblait moins à une femme qu'à l'esprit des naufrages se jouant sur la mer orage

LA REPUBLIQUE.

Samedi, 21 Octobre, 1876.

Courrier.

Toute la presse française s'occupe du décret relatif aux grands commandements militaires. Chacun réactionnaire, paraît-il, y trouve son profit et paraît satisfait de ce que le gouvernement maintient les commandants actuels des corps d'armée.

La convocation des Chambres est annoncée pour le 30 octobre. Ce n'est pas trop tôt. Nous allons enfin savoir si le plus petit lieutenant de chasseurs a bien le droit d'insulter aux cendres de ceux qui ne croient pas devoir recourir à l'église catholique à leurs derniers moments.

Une dépêche à l'agence Reuters nous apprend que le ministre de France en Chine a demandé le châtiment du mandarin qui est responsable du meurtre du prêtre catholique à Nyau-Huo-Fu.

L'Espagne retourne peu à peu à ses anciennes traditions, et le Record, journal anglais religieux a dit que la société des missionnaires protestants a reçu des informations particulières d'après lesquelles les protestants espagnols sont dans une grande inquiétude et se trouvent même en péril, menacés qu'ils sont par une population fanatique.

Un cœur de malédiction éclata sur le Bucentaure qui s'approuvait avec une rapidité toujours croissante, puis un nouveau silence se fit, et la voix reprit: "Hais-tu ou aimes-tu?"

tinéz Campos a dû partir de Cadix le 15 courant pour Cuba, et que trente mille hommes suivront au besoin les quinze mille qui se sont embarqués le 20 courant. Le général Quesada a ordonné aux municipalités dans les provinces basques de détruire les fortifications qui ne sont pas occupées par les troupes Espagnoles.

On voit que tout n'est pas rose dans le pays des fandangoes et des combats de taureaux. Décidément, la Russie veut la guerre et elle l'aura, s'il faut en croire les dernières dépêches. Il nous paraît maintenant impossible de croire à la bonne foi et aux protestations pacifiques du cabinet de St.-Petersbourg.

Levénement de la semaine, dans les cercles politiques a été la proclamation du président Grant, déclarant la Caroline du Sud en état d'insurrection. Cette décision du président a naturellement soulevé les colères du parti démocratique, tandis que la presse républicaine approuve généralement la teneur de la proclamation et l'intervention des autorités fédérales pour rétablir la paix et le respect des lois.

Les apparences de guerre, en Europe, ont eu pour résultat de produire une hausse considérable sur le prix des grains sur les marchés de New-York, Chicago et St. Louis. Par contre, les valeurs européennes sont à la baisse et tout fait prévoir une saison

avez-vous jamais rencontré le soir dans les églises ou au Lido? C'est un beau diable, qui ne fait de mal qu'aux oppresseurs et aux traîtres. On peut dire que c'est le véritable génie de Venise. Mais le vice-roi, ayant appris indirectement et confusément l'existence de ce génie, le comte de Lichtenstein, fit prier le patriarche de faire un grand exorcisme sur les lagunes, et depuis ce temps l'Orco n'a point reparu.

Le Service de Bonnavet. I.—Le jour même. Bonnavet est l'ami de Miscopin. Bonnavet est riche, Miscopin au contraire, s'est placé par sa faute sur le bord de la plus imminente des faillites. Que faire? Une seule ressource restait à Miscopin. Il en a usé. Une lettre pathétique adressée par lui à Bonnavet le supplie, s'il ne veut pas vouer son semblable à l'opprobre, à la ruine, à la mort peut-être, de lui prêter, par le porteur, une somme de cinq mille francs qui lui est indispensable pour sa suite.

des plus actives pour le commerce américain si comme on s'y attend généralement, les puissances européennes en viennent aux mains. La réunion annuelle des vétérans de "l'armée de Tennessee" a eu lieu à Washington, mercredi dernier, sous la présidence du général Sherman. Toutes les célébrités militaires des Etats Unis s'y étaient donné rendez vous pour assister à l'inauguration de la statue du général McPherson.

Les dernières nouvelles d'Europe sont de nature à faire croire à une guerre imminente entre la Russie et la Turquie. 82,000 soldats russes ont reçu l'ordre de passer les frontières et d'occuper la Bulgarie. On s'attend à une guerre générale en Europe et l'Angleterre s'opposera probablement à l'occupation de Constantinople par les Russes.

Le Commerce des Etats-Unis. Nous empruntons au Bulletin de New-York, les statistiques suivantes qui sont d'un haut intérêt pour ceux qui s'intéressent au mouvement commercial du pays:

Le rapport mensuel du Bureau des Statistiques indique que les importations continuent à diminuer sensiblement, et que les exportations suivent la marche opposée que nous signalions dernièrement. Pendant le mois d'août, les importations de marchandises se sont élevées à \$35,314,864, contre \$44,191,673 et \$45,247,367 pendant les périodes correspondantes de 1875 et 1874: c'est une diminution d'environ 20 pour cent.

Les premiers huit mois de l'année courante indiquent une diminution sensible dans les importations. Il existe un fléchissement, espèces comprises, comparativement à 1875, de \$69,083,779, ce qui équivaut à \$103,500,000 par an. Mais sept millions de cette diminution portent sur les espèces, dont il n'a été importé que \$7,000,000, contre \$14,600,000 l'année dernière.

IMPORTATIONS PENDANT LES HUIT PREMIERS MOIS, VALEUR EN OR. 1876 1875. Marchandises... \$298,257,121 \$340,210,519 Divers... 7,648,611 14,678,992

EXPORTATIONS PENDANT LES HUIT PREMIERS MOIS, VALEUR EN OR. 1876 1875. Marchandises domestiques... \$352,242,614 \$314,511,135 Marchandises étrangères... 10,092,139 8,825,300

se! ô délire! Le messager rapporte les cinq billets de mille demandés. Oh! l'ami Miscopin n'y tient plus. —Amélie, ma fille!... Bonne, ma femme!... venez vite!... Ah! quel cœur! Bonnavet! Il a consenti... les voilà, je les tiens! Cinq mille francs, ma sauvegarde!... Oui, je ne crains pas qu'on m'écoute. Entrez donc, monsieur Camusard, mon voisin. Je veux que vous entendiez ce que je proclame avec fierté. C'est Bonnavet, l'ami sans pareil, qui me prête cinq mille francs, qui me sauve la vie. Je prends solennellement devant ma famille, devant vous, devant tous, l'engagement de consacrer cette vie à m'acquitter de la dette de reconnaissance que je contracte... Mais Bonnavet me demanderait mon sang; il faudrait casser du macadam avec mes gencives... vous ne me connaissez pas, je le ferai. D'ailleurs vous verrez!... Bonnavet, mon sauveur... vous verrez! vous verrez!... Bonnavet, mon sauveur... vous verrez, encore une fois.

républicain à l'emploi de juge de probat. M. Rassicur est un avocat éminent, d'origine française, parlant notre langue, et naturellement sympathique à nos compatriotes. Si cette préférence nationale ne doit pas constituer pour les électeurs français, une raison majeure pour les décider à encourager ces candidatures, nous devons au moins nous rappeler que certains journaux politiques n'ont pas craint d'insulter la France, pour s'attirer les sympathies des électeurs d'origine allemande. Nous n'insultons personne, mais nous donnons la préférence à nos compatriotes.

Le Commerce des Etats-Unis. Nous empruntons au Bulletin de New-York, les statistiques suivantes qui sont d'un haut intérêt pour ceux qui s'intéressent au mouvement commercial du pays:

Le rapport mensuel du Bureau des Statistiques indique que les importations continuent à diminuer sensiblement, et que les exportations suivent la marche opposée que nous signalions dernièrement. Pendant le mois d'août, les importations de marchandises se sont élevées à \$35,314,864, contre \$44,191,673 et \$45,247,367 pendant les périodes correspondantes de 1875 et 1874: c'est une diminution d'environ 20 pour cent.

Les premiers huit mois de l'année courante indiquent une diminution sensible dans les importations. Il existe un fléchissement, espèces comprises, comparativement à 1875, de \$69,083,779, ce qui équivaut à \$103,500,000 par an. Mais sept millions de cette diminution portent sur les espèces, dont il n'a été importé que \$7,000,000, contre \$14,600,000 l'année dernière.

IMPORTATIONS PENDANT LES HUIT PREMIERS MOIS, VALEUR EN OR. 1876 1875. Marchandises... \$298,257,121 \$340,210,519 Divers... 7,648,611 14,678,992

EXPORTATIONS PENDANT LES HUIT PREMIERS MOIS, VALEUR EN OR. 1876 1875. Marchandises domestiques... \$352,242,614 \$314,511,135 Marchandises étrangères... 10,092,139 8,825,300

—Quatre mille... —Je croyais que tu avais toujours dit cinq? —Tu t'étais trompé. Au surplus, ce n'est pas une question de chiffres. Quand un ami fait quelque chose pour vous, on n'a pas besoin de taxer sa générosité. Je lui suis aussi reconnaissant que s'il m'avait prêté un million... Seulement j'avoue que j'ai été un peu surpris aujourd'hui quand je me suis présenté chez lui. —Pourquoi donc? —A ne te rien cacher, je m'attendais à ce qu'il en agirait mieux. —Il n'a pas bien agi avec toi? —Pas bien! pas bien!... je ne prétends pas aller jusque-là. Toutefois, puisqu'il a eu le mérite de me tirer d'embarras il y six mois, il devrait savoir qu'on ne se relève pas tout d'un coup. La main sur la conscience, quand j'ai tiré mon sac d'écus de ma poche, j'étais sûr qu'il allait me contraindre à le remporter... —Dame! —Ah! bien ouiche! Il n'a pas bronché en le fourrant dans son secrétaire. Que veux tu! tout le monde n'a pas de ces délicatesses qui sont le privilège des âmes d'élite. —Pauvre ami! tu as raison. —Ah! si je me mêlais d'obliger, c'est moi qui tiendrais à

comprises, dans les deux cas, indiquent des résultats remarquables: IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS COMPARÉES POUR LES HUIT PREMIERS MOIS. 1876 1875. Totaux des importations... \$308,065,732 \$374,989,511 Totaux des exportations... 407,683,573 380,832,088

Excédant des exportations... \$101,777,841 \$15,842,577. Antérieurement, les Etats-Unis importaient plus qu'ils n'exportaient, et pendant les quelques années qui ont précédé la crise de 1873, cet excédant s'est chiffré par 50 et même 100 millions. Pendant les premiers 8 mois de 1875, le surplus des exportations a été de 15,800,000, pour la période correspondante de 1876, il a atteint le chiffre extraordinaire, \$101,800,000! Cette disparité remarquable est le résultat de la stricte économie mise en pratique par toutes les classes de la société. Les Américains ont consommé moins de marchandises importées et par conséquent en ont importé moins. Ils ont aussi consommé moins de produits indigènes et ont pu par suite disposer d'une plus grande quantité pour l'exportation.

Comme résultat de ce solde créditeur, allant constamment en augmentant, les Etats-Unis se sont trouvés en position de rentrer en possession d'une quantité considérable de leurs valeurs détenues en Europe, spécialement de fonds publics qui avaient été achetés d'eux, antérieurement, à bas prix. Comme il n'y a pas de statistique officielle du mouvement des valeurs américaines à l'étranger, il est impossible de donner le chiffre correct représenté par ces valeurs. Le "Daily Bulletin" pense qu'il n'excède pas \$50,000,000 pour la période dont nous nous occupons. Il est possible que d'autres valeurs que celles du gouvernement soient revenues ici, car une immense quantité avait été exportée avant la crise. Les prix cotés à Londres et à New-York pour les fonds publics ont aussi permis assez souvent l'exportation de ces valeurs. En somme, on peut évaluer le chiffre net des valeurs renvoyées aux Etats-Unis depuis huit mois à \$45,000,000. Ce chiffre admis, il resterait encore un solde créditeur de \$56,800,000 sur les \$101,800,000 établis plus haut. Une partie de cette somme est nécessaire à la liquidation du compte des Etats-Unis avec l'Europe; mais en tenant compte, nous croyons que le premier de ces pays possède encore un fort montant à son crédit à l'étranger et qui pourra être soldé en espèces. La condition du marché du change et l'expédition de trois ou quatre lots d'or de Londres à New-York semblent venir à l'appui de cette conclusion, et nous ne serions pas étonnés de voir l'Europe nous envoyer de l'or de nouveau et sous peu.

Lettre Parisienne. (Correspondance particulière de "La République.") Paris, 29 septembre 1876. UNE DYNASTIE QUI S'ÉTIRE.

Le 29 septembre 1829, le canon tonna dans Paris; les cloches sonnaient à toute volée; un enfant était né au château des Tuileries, c'était le fils posthume du duc de Berry, mort sous le poignard d'un assassin. C'était le petit-fils de Charles X, l'héritier trône des Bourbons.

En même temps, au Palais-Royal, les princes d'Orléans, conspués par cette naissance posthume, qui leur enlevait l'espoir d'arriver au trône de France, protestaient contre la légitimité de cet enfant. Ils appellèrent leur conseiller, M. Dujuin, pour rédiger cette protestation en due forme. Cette pièce écrivait un peu la réputation de la duchesse de Berry; mais entre princes, entre parents, on n'y regarde pas de si près! L'ambition princière excuse tout. Mais, en dépit de l'habileté de M. Dujuin, la population, plus indulgente, ne s'arrêta pas à cette accusation; elle pressentait qu'après le 21 janvier 1793, le grand naufrage de St. Hélène, les enfants du Roy n'auraient pas grande chance pour monter sur le trône de leurs pères.

—Oh! mon père... —Ne vas-tu pas me bouder à cause de lui? Ce que j'en dis, Amélie, ce n'est pas pour renier la reconnaissance. Je sais ce que je lui dois... Je le sais trop. Mais, sac à papier, qu'on me laisse tranquille! IV.—Au bout de deux ans. Miscopin cause avec le voisin qui assista jadis à sa scène d'enthousiasme. —Et ce bon M. Bonnavet, qu'en faites vous monsieur Miscopin? —J'en fais... ma foi, je n'en fais pas grand chose pour le moment. —Est-ce que vous ne le voyez plus? —Heu! —Seriez-vous fâchés? —Moi? par exemple! —A la bonne heure! Je me disais aussi: Un homme qui vous a rendu un si fameux service, dont je vous ai vu si reconnaissant... —Et je le suis toujours, quoique depuis je lui aie bien rendu en complaisance de tout genre le triple des deux mille francs qu'il me prêta un jour. —Comment! ce n'était que deux mille! j'avais compris... —Quoi?... Probablement sur les rapports de Bonnavet? —Mais non... c'est vous... —Vous n'avez pas besoin de vous défendre. On m'a appris qu'il allait en tout lieu se vantant du peu qu'il a fait pour moi, et grossissant cela comme une montagne...

traire, feignaient d'avoir confiance dans l'avenir; ils appelaient le jeune prince qui venait de naître, L'Enfant de Miracle, sans se douter que cette appellation donnait en partie raison aux souvenirs narquois de la foule et aux colères des d'Orléans. Châteaubriand, dans toute l'apogée de sa gloire, allait en terre-sainte, chercher de l'eau sacrée du Jourdain, pour baptiser l'enfant royal. L'eau du Jourdain n'a pas porté bonheur au jeune Dauphin. C'est sur la terre d'exil, en Autriche, au château de Frohsdorf, qu'on célébra aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de celui que quelques fidèles s'obstinent à appeler Henri V.

Frohsdorf est une vieille maison allemande, carrée, massive, lourde. L'écusson de France, les trois fleurs de lys et les chaînes de Navarre, sculptés au-dessus du porche, avertissent le voyageur que là, au sortir de ce petit village, à l'abri de ces collines boisées, s'étendait la retraite, presque dans l'obscurité, l'héritier direct de St. Louis. C'est bien la demeure qui convient à un prince exilé, grave, austère, triste! Dans le parc, des arbres séculaires entourent majestueusement des quinconces symétriques, on a évidemment cherché quelque vague ressemblance avec le jardin des Tuileries.

Sur tous les meubles, sur les tapis, dans l'écurie, sur les panneaux des voitures, on voit un H couronné. Encore un souvenir. La seule couronne que puisse porter le descendant de Louis XIV est dans ses armoiries. Pénétrons dans le palais. Tout est triste, froid, glacial. C'est une ruine dorée. Un détail.—Jamais on n'appelle le comte de Chambord; Majesté; on dit tout court: Monsieur. Le prince se lève de bonne heure. L'été il va respirer le frais air du jardin, puis il indique à ses secrétaires combien ils doivent répondre aux lettres. Il parcourt distraitement le résumé des nouvelles de France, que lui fait chaque jour un secrétaire.

A huit heures la messe, dite par un chapelain français; le comte de Chambord et sa femme l'entendent d'une tribune qui communique avec leur appartement. A dix heures, les gentilshommes de la maison, les dames et les invités sont au grand salon, attendant les princes pour le déjeuner. Les hommes sont en tenue de ville, redingotte ou jaquette noire, le chapeau et les gants à la main. Les femmes en robe montante. Le comte et la comtesse entrent et répondent au salut de chacun.

Le comte à la figure ouverte, encadrée dans une barbe blonde, et des cheveux longs et fins. Le front est haut, les yeux sont bleus. Il parle peu, sourit sans cesse. La démarcation est lente et pénible; une chute de cheval a rendu le comte boiteux. Henri de Bourbon, comme ses ancêtres, mange beaucoup et boit de même. Le vin qu'il préfère est le Bourgogne, et il aime à dire plaisamment qu'il se le reproche, puisqu'il a porté le nom de duc de Bordeaux.

Une demi-heure à table, puis on va lire la correspondance dans la salle de billard. Les amis dépouillent les journaux et en lisent des extraits au comte, qui interromp souvent pour parler chasse. Dans l'après-midi, le comte monte à cheval s'il fait beau, et reçoit les visiteurs. Il aime à faire cause avec les français et s'imagine que tout le monde en France pense comme les ouvriers qu'on lui envoie avec une leçon toute faite et apprise par cœur.

Le salon est une sorte de musée rétrospectif. Cette vaste pièce est remplie de portraits et de tableaux historiques, on y voit notamment, dans un étui d'ivoire, le panache blanc que Henri IV portait aux batailles d'Arques et d'Ivry.

Le meuble est si fané par le temps et l'usage, que les couleurs (velours grenat) en deviennent presque méconnaissables. Cependant, par un pieux sentiment de respect, on n'ose le renouveler. Ce sont des souvenirs de famille. Le prince entre, en habit noir, sans ordre, et sans chapeau. L'étiquette des deux mille francs est à la bourse, Son agent de change cause avec lui après la clôture. —La journée a été chaude, Mon cher monsieur Miscopin. —Bonne température pour mes capitaux. —Je crois bien, vous étiez à la hausse. Ce n'est pas comme votre ami Bonnavet. Il me disait avoir essuyé une perte considérable! —Ma foi, tant pis pour lui! —N'avez-vous pas pour lui une affection? —Une affection!... parce que jadis, — il y a je ne sais combien, — il m'a prêté un malheureux billet de mille francs. Il doit en avoir été assez content. C'est autant d'argent qu'il n'a pas pu gaspiller dans ses sottises entreprises. Un garçon qui jetait à tort et à travers, qui donnait à un tas de coquins... J'ai toujours prévu que cela finirait mal pour lui... Voilà où conduit la dissipation... De là à des manœuvres frauduleuses pour reconquérir ce qu'on s'est laissé sortir, il n'y qu'un pas. Ne me parlez plus de cet homme-là. Cela me fait de la peine de lui avoir fait l'honneur d'accepter un service de lui!

Mais, voici les princes. Personne dans le château, fit-ce le plus ancien et le plus intime des familiers, ne se hasarderait à sortir de sa chambre dans les couloirs, autrement que le chapeau et les gants à la main. Il n'y a qu'un maître à Frohsdorf, et celui qui oublierait la consigne, se verrait cruellement rappelé à l'ordre, au respect.

Le dîner est court, cinquante minutes au plus, quoique fort bien ordonné et très animé. Le café est pris à table. On rentre au salon. Monsieur s'est assis. Madame est à table, au milieu des dames. Dans une scabbie de laque, devant elle, sont un peloton de laine et des aiguilles; elle tricote. Cette heure-là est due à passer pour les invités. La conversation est pénible, difficile; et il faut une grande contrainte aux invités pour étouffer leurs bâillements.

Enfin, à dix heures, la comtesse se lève, la soirée est terminée. Les convives prennent leur revanche au billard, en causant, buvant, jouant. C'est dans cette enceinte monastique que s'éteint l'héritier de tant de rois. Réve-t-il encore une restauration? Non. Il a du bon sens. Il sait que la monarchie est morte. Chaque fois que, pour obéir aux instances de ses fidèles serviteurs, il s'est agi de revendiquer ses droits, le comte de Chambord a pris soin de tout faire pour empêcher le succès de la démarche. L'affaire du drapeau blanc n'a été qu'un procédé pour s'enlever toute chance d'arriver au trône.

Pourquoi régner? Ne règne-t-il pas? Il a une cour, des amis dévoués, dont l'exil a éprouvé le dévouement; il est entouré, adulé, respecté. L'exil—Un exil doré, volontaire—donne à sa royauté un charme de plus. Quelle couronne lui vaudrait jamais autant de respect et d'affections? Il a la royauté sans ennemis et dans ses périis. Le comte ne nourrit qu'une haine, celle des d'Orléans. Ce n'est pas précisément le vote du régime Philippe Egalité qu'il lui reproche, c'est surtout la scène de Bayle. Louis-Philippe a tenté de déshonorer la duchesse de Berry, et le fils n'oubliera jamais l'insulte faite à sa mère. Quand les princes ont demandé à s'incliner devant lui, il a consenti avec empressement; il s'est plu à leur faire revoir les traditions de la famille, et puis, quand il les a eus bien humiliés, d'un mot, il a fait avorter le but de leurs démarches et de leur soumission.

On a accusé son intelligence, erreur; c'était la satisfaction de la vengeance. Peu lui importe de ne pas régner, pourvu que ses cousins ne régissent jamais. Sa vengeance sera satisfaite. Il y a dans la fin de cette grande dynastie quelque chose d'imposant et de majestueux. Par malheur, les sujets ont compromis le maître. Le jour où, à la Chambre, les légitimistes se sont alliés aux bonapartistes, ce jour-là, il a eu une tâche ineffaçable sur le blason légitimiste, et les populations se sont rappelées que le drapeau des Bourbons était blanc comme le drapeau de Sedan, et ils les ont enveloppés tous les deux dans la même réprobation.

On annonce la mort du général Letellier-Vallaz, sénateur inamovible. On annonce officiellement que le comte d'Arnim, jugé par la Cour d'Etat jeudi dernier à été condamné par contumace, à cinq années d'emprisonnement dans une maison de correction, pour trahison envers l'empereur et offense au prince de Bismarck.

On nous avons le vif regret dit le Messager F. A. d'annoncer la mort de Mme Marie Blanc, la troisième et dernière victime, du drame de la 33 rue. Mme Blanc est morte à l'hôpital de Bellevue, où elle languissait depuis quinze jours. Elle a succombé aux suites de la bleurose qu'elle avait reçue à

La conversation est générale. —Tiens, à propos, fait un vois, on m'a raconté la mort, dans le dément, d'un homme riche autrefois... Un nommé Bonnavet!... Est-ce que vous n'avez pas connu ça dans le temps, mon cher Miscopin? —Oui, répond Miscopin avec nonchalance. Un pauvre diable à qui je dois avoir prêté quelque louis que je ne lui réclamerai jamais.

Tout l'auditoire lève les yeux au ciel avec admiration. VII.—Morale. Rendez donc des services. PIERRE VERON. De tout un peu. —On s'entretenait beaucoup, dans la colonie grecque de Marseille, d'un drame domestique, d'un meurtre impuni, commis à Athènes, et il y a un an environ, et qui revient maintenant au jour. Les personnes en cause appartenaient à la haute bourgeoisie de la capitale de la Grèce. Voici les faits:

M. L... qui dirige un des services les plus importants du royaume, a une fille charmante qu'il voulait marier malgré elle à un Athénien riche, mais désagréable. Le mariage était arrêté dans l'esprit du père; mais la jeune fille, qui avait une sympathie,

la tête et dont il avait été impossible d'extraire la balle. La pauvre femme était âgée de 28 ans seulement. —Le correspondant du Times à Paris transmet à ce journal le récit d'une entrevue avec un officier de l'armée égyptienne, qui donne des détails circonstanciés des événements horribles qui ont eu lieu en Abyssinie, lorsque l'Egypte a tenté de chasser les Abssiiniens. L'officier dit qu'il y a eu à cette occasion trois expéditions connues.

La première, partie en octobre 1875 et composée de 4,000 hommes, a été surprise dans le défilé de Gundel et massacrée jusqu'au dernier homme. La seconde expédition, forte de 6,000 hommes, est partie en janvier dernier. Elle s'est trouvée en présence des Abssiiniens, en février, dans le défilé de Goura et a été écrasée; 4,000 hommes ont été tués. Le roi d'Abyssinie s'est réfugié à l'intérieur, et suivant les dernières nouvelles, a recommencé la même boucherie; mais les détails de ce dernier massacre, comme ceux des autres expéditions, sont gardés en grand secret.

—On écrit, le 17, septembre de Saint-Wendell à la Gazette de Cologne, que trois ou quatre mille personnes qui s'étaient réunies, le 13, près de Mayringen, dans un endroit où l'on disait que la Sainte Vierge était apparue, ont été dispersées à coups de crosse et à coups de baïonnette par une compagnie du 4e régiment d'infanterie du Rhin. Plusieurs personnes ont été blessées. Une enquête a été ouverte, et le landrath a déclaré que tout nouveau rassemblement au lieu en question serait également dispersé par la force armée, et que les délinquants seraient traduits devant les tribunaux.

—D'après l'avenir des Pyrénées, Bernadette Soubirous, la jeune bergère à laquelle la grotte de Lourdes doit sa vogue, serait morte à Nevers, au couvent où elle était entrée en qualité de religieuse. L'Observateur des Pyrénées mentionne également ce bruit, très répandu, dit-il, dans la contrée. —D'après des statistiques qui viennent d'être publiées, l'Angleterre, en 1874, a produit 125,043,257 tonnes de charbon, qui ont donné sur place un rendement de £55,841,194. (fr. 1,340,229,850).

Depuis 1861, la production a augmenté de 3 millions de tonnes par année. Le prix de ce combustible était en 1861 de sh. 5 par tonneau pris à la mine, et en 1874 de sh. 7,4 den. ditto. —Mlle Hannah de Rothschild, fille de feu le baron Meyer de Rothschild, de Londres, va épouser lord Rosebery. C'est la quatrième fois seulement que les Rothschild, qui se marient ordinairement entre eux, s'unissent à des chrétiens. Il y a une trentaine d'années, la baronne Sarah épousa sir Fitz-Roy; il y a quinze ans, le baron Alphonse se maria avec Mlle Anspach, et dernièrement enfin, Mlle Anine épousa sir Elliot York.

—On écrit de Cassel, le 13 septembre, à la Gazette de Lorraine: La ville de Cassel a vu siéger dans ses murs, le 11 et le 12 de ce mois, un Congrès comme on en voit peu. Les ramoneurs de l'Allemagne entière s'étaient donné rendez-vous ici pour rédiger une pétition au Reichstag, demandant pour leur métier le bénéfice d'une législation uniforme. —Ils ont décidé aussi la fondation d'une caisse centrale de retraites pour les veuves, et la rédaction d'une foule de pétitions concernant le rétablissement des droits et obligations respectives des apprentis, des compagnons et des maîtres en graticage de suie.

—Le Congrès franc-maçonnique annuel de France vient de terminer ses travaux, après avoir tenu cinq longues séances. Le Congrès a examiné l'article premier de la constitution franc maçonnerie relatif aux dogmes philosophiques et contenant une déclaration en faveur du "Grand Architecte de l'Univers". Après délibération, il a été décidé, par 110 voix contre 65, qu'il y avait lieu

à la reconnaissance. Je sais ce que je lui dois... Je le sais trop. Mais, sac à papier, qu'on me laisse tranquille! IV.—Au bout de deux ans. Miscopin cause avec le voisin qui assista jadis à sa scène d'enthousiasme. —Et ce bon M. Bonnavet, qu'en faites vous monsieur Miscopin? —J'en fais... ma foi, je n'en fais pas grand chose pour le moment. —Est-ce que vous ne le voyez plus? —Heu! —Seriez-vous fâchés? —Moi? par exemple! —A la bonne heure! Je me disais aussi: Un homme qui vous a rendu un si fameux service, dont je vous ai vu si reconnaissant... —Et je le suis toujours, quoique depuis je lui aie bien rendu en complaisance de tout genre le triple des deux mille francs qu'il me prêta un jour. —Comment! ce n'était que deux mille! j'avais compris... —Quoi?... Probablement sur les rapports de Bonnavet? —Mais non... c'est vous... —Vous n'avez pas besoin de vous défendre. On m'a appris qu'il allait en tout lieu se vantant du peu qu'il a fait pour moi, et grossissant cela comme une montagne...

—Oh! mon père... —Ne vas-tu pas me bouder à cause de lui? Ce que j'en dis, Amélie, ce n'est pas pour renier la reconnaissance. Je sais ce que je lui dois... Je le sais trop. Mais, sac à papier, qu'on me laisse tranquille! IV.—Au bout de deux ans. Miscopin cause avec le voisin qui assista jadis à sa scène d'enthousiasme. —Et ce bon M. Bonnavet, qu'en faites vous monsieur Miscopin? —J'en fais... ma foi, je n'en fais pas grand chose pour le moment. —Est-ce que vous ne le voyez plus? —Heu! —Seriez-vous fâchés? —Moi? par exemple! —A la bonne heure! Je me disais aussi: Un homme qui vous a rendu un si fameux service, dont je vous ai vu si reconnaissant... —Et je le suis toujours, quoique depuis je lui aie bien rendu en complaisance de tout genre le triple des deux mille francs qu'il me prêta un jour. —Comment! ce n'était que deux mille! j'avais compris... —Quoi?... Probablement sur les rapports de Bonnavet? —Mais non... c'est vous... —Vous n'avez pas besoin de vous défendre. On m'a appris qu'il allait en tout lieu se vantant du peu qu'il a fait pour moi, et grossissant cela comme une montagne...

—Oh! mon père... —Ne vas-tu pas me bouder à cause de lui? Ce que j'en dis, Amélie, ce n'est pas pour renier la reconnaissance. Je sais ce que je lui dois... Je le sais trop. Mais, sac à papier, qu'on me laisse tranquille! IV.—Au bout de deux ans. Miscopin cause avec le voisin qui assista jadis à sa scène d'enthousiasme. —Et ce bon M. Bonnavet, qu'en faites vous monsieur Miscopin? —J'en fais... ma foi, je n'en fais pas grand chose pour le moment. —Est-ce que vous ne le voyez plus? —Heu! —Seriez-vous fâchés? —Moi? par exemple! —A la bonne heure! Je me disais aussi: Un homme qui vous a rendu un si fameux service, dont je vous ai vu si reconnaissant... —Et je le suis toujours, quoique depuis je lui aie bien rendu en complaisance de tout genre le triple des deux mille francs qu'il me prêta un jour. —Comment! ce n'était que deux mille! j'avais compris... —Quoi?... Probablement sur les rapports de Bonnavet? —Mais non... c'est vous... —Vous n'avez pas besoin de vous défendre. On m'a appris qu'il allait en tout lieu se vantant du peu qu'il a fait pour moi, et grossissant cela comme une montagne...

de réviser l'article premier et de le mettre d'accord avec un autre article de la constitution, qui consacrerait la liberté absolue de conscience.

Toutes les loges de France seront donc invitées à étudier, et à adresser au Grand-Orient, pour le Congrès de l'année prochaine, les résultats de leurs délibérations.

—Le tragédien Rossi vient de résilier son engagement avec M. Grau, l'impressario de New-York.

Rossi a dû payer, par l'intermédiaire de M. Kahn, banquier, rue de Grammont, la somme de 40,000 fr. de dédit.

Le célèbre tragédien a été effrayé de la crise financière et politique qui paralyse tout à New-York, à la veille des élections présidentielles.

Il va entreprendre une tournée en Belgique, Hollande, Suède et Russie. Il donnera probablement quelques représentations à Paris au mois de décembre prochain. En attendant, il est à Florence pour le mariage de sa fille.

—Mme Patti est à Paris. Sa santé est tellement chancelante qu'une consultation a été jugée nécessaire pour décider si elle pourrait ou non aller en Russie. La réponse de la faculté, si elle est négative, portera un coup cruel aux admirateurs de la diva; car si Mme Patti, ne peut, par raison de santé, tenir l'engagement contracté avec Pétersbourg, il est évident qu'elle ne pourra non plus chanter ailleurs, pas même à Paris.

—La Vie parisienne rappelle une particularité curieuse sur Félicien David. Personne, excepté Gounod peut-être, n'a chanté comme lui. Heureux ceux qui ont entendu par lui son Eden. Ils ne l'oublieront jamais. Il nous a donné une Eve plus poétique encore que celle de Milton; celle créée par le souffle et l'amour de Dieu! Puisse-t-on bientôt nous la rendre. Cette petite voix de David qui était plutôt une âme chantante, a eu le don de faire vibrer chez le jeune prince impérial la fibre musicale, restée à l'état de corde morte chez ses augustes parents.

Félicien David ayant été engagé à Compiègne, sur la demande de l'Impératrice, se mit au piano et chanta les Héroïdes. L'enfant se prit à pleurer et se jeta dans les bras de sa mère. Le pauvre David était très touché de ce succès, et il n'était pas couronné!

—D'intéressantes expériences se font en ce moment à l'administration centrale des télégraphes, à l'aide d'un nouvel appareil, dû à M. Lenoir, l'inventeur des moteurs à air comprimé.

Cet appareil, qui doit figurer à l'Exposition de 1878, dont il ne sera pas l'un des moindres attraits, reproduit instantanément l'écriture même de la personne qui expédie une dépêche, et qui peut ainsi donner à distance sa signature.

L'appareil reproduit également, avec une grande netteté, les dessins les plus compliqués.

Des tentatives du même genre avaient été faites, il y a quelques années, au moyen de l'appareil dit Caselli; mais on avait dû renoncer à cet appareil, à cause des substances nuisibles qu'il employait et de l'imperfection de ses résultats.

—Le banquier Abraham-Bey, arrêté à Constantinople, sous l'inculpation d'avoir ordonné un complot pour livrer la capitale de l'empire ottoman à une armée russe, qui eût trouvé un libre passage sur ses immenses propriétés de Beicos, va passer bientôt devant une haute cour de justice.

—L'Exposition de 1878 s'avance petit à petit. Le commissariat général a terminé le cahier des charges pour l'adjudication des travaux de terrassement et de maçonnerie à exécuter au Champ-de-Mars. Il s'agit ici d'une entreprise véritablement colossale: les travaux de terrassement ne comprennent pas moins de 200,000 mètres cubes et ceux de maçonnerie moins de 60,000.

L'adjudication au rabais a eu lieu au commencement d'octobre.

—Un grave accident est arrivé la semaine dernière sur le chemin de fer de Fall-River à Boston. Le train qui trans-

portait les voyageurs arrivés par le bateau de New York et qui se composait de vingt wagons traînés par deux locomotives, a eu une collision près de Randolph, à quinze miles de Boston, avec un train de marchandises.

Les mécaniciens et les chauffeurs des deux trains ont été tués. Deux voyageurs, MM. Nagle et Watson, de Boston, sont sérieusement blessés, mais tous les autres ont échappé sains et saufs.

Presque toutes les personnes que contenait le train revenaient de l'Exposition.

—L'inauguration de la statue de Christophe Colomb a eu lieu jeudi de la semaine dernière à Philadelphie, dans Fairmont Park, en présence d'une foule de notabilités américaines et italiennes. C'est le gouverneur Hartranft qui a découvert la statue.

Christophe Colomb est représenté dans le costume du XVIe siècle. Il est debout, la tête nue, la main droite appuyée sur un globe terrestre et tenant de l'autre main une carte de l'Atlantique. La statue est en marbre blanc. L'artiste italien à qui on la doit, M. Sallusti, de Florence, a modelé la tête sur un buste que l'on conserve à Gènes. La hauteur totale du monument, piédestal compris, est de 22 pieds.

Le piédestal porte l'inscription suivante: *Donné à la ville de Philadelphie par les citoyens italiens.*

Louisiane.
Nous lisons dans la *Sentinelle de Thibodaux*:
Le Riz.—Le battage du riz marche rondement. On entend de tous côtés dans la campagne le sifflet aigu des batteuses à vapeur. Chaque profane du beau temps pour se débarrasser de cet ouvrage se voit souffrir.

GELEES BLANCHES.—Lundi et mardi de cette semaine, les personnes malingres ont pu constater des gelées blanches. Elles ont été inoffensives, et les plantes les plus délicates ne paraissent pas en avoir souffert.

SECHERESSE.—Les marchands et les ménagères demandent la pluie à grands cris, les premiers pour abattre la poussière qui détériore leurs marchandises, les secondes pour remplir les citernes qui sont toutes "ébarouées" comme disait notre grand mère.

Le *Sugar Planter*, d'Ouest Baton Rouge, et le *Markette Bulletin*, des Avoelles, ont-tanté aussi les gelées blanches et se plaignent de la sécheresse.

Nous lisons dans le *South*, d'Iberville:
La récolte de cannes de cette paroisse, bien qu'avancée et en bonne condition, ne bénéficie pas des gelées et du temps frais de la semaine passée. La canne a été arrêtée dans sa croissance et mûrit trop tôt. M. Theodore Landry, de la rive gauche, a commencé à rouler.

Nous lisons dans le *Sacrier* de la Nouvelle-Ibérie:
Depuis deux semaines nous avons eu des vents du Nord et un temps frais pour la saison. Ce changement a fait du bien aux cannes en arrêtant la végétation et en les faisant mûrir. On roulera de bonne heure. On a déjà commencé lundi dernier au Petit Caillou, au Cailou Grove et au Cedar Grove dans la paroisse Terrebonne, mais nous ne connaissons pas le résultat.

La cueillette du coton marche très rapidement car il n'y a pas d'interruption par la pluie, et la sécheresse favorise l'éclatement des grappes, ce qui a stimulé l'activité des planteurs. La récolte de maïs a déjà été en partie ramassée et il y en aura suffisamment mais pas autant que l'année dernière. Les patates douces sont abondantes et la récolte de riz rend bien et dépassera probablement celle de 1875.

CHRONIQUE LOCALE
Le nommé John Fering, allemand d'origine, âgé de soixante ans et pressé que l'époque, est tombé dans un étang situé dans la rue Jefferson, entre les rues Sidney et Lynch, dimanche dernier. Avant que l'on ait pu le secourir, il s'est noyé. Son corps a été repêché

à moitié disparus ce matin, et un chien de la rue Jefferson, qui se promenait dans le voisinage, a découvert son cadavre. On a immédiatement avisé la police, qui a fait transporter le corps à l'hôpital de la paroisse Terrebonne, où il a été placé dans un cercueil en attendant que l'on ait pu le faire inhumer.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

à moitié disparus aujourd'hui, les *Chiricahuas*, au nombre de 600 à peine, les *Zuni*, les *Lari-copas*, etc., ont été détruites par les Apaches, qui sont environ quatre mille actuellement.

Il y a quelques semaines, un événement tragique eut lieu au Stitzer-Jock, en Suisse.

Une dame anglaise, Mme de Tourville, fut trouvée morte au pied d'un rocher. Son mari, qui l'accompagnait, raconta que prise de vertige, la malheureuse était tombée au fond du précipice.

Toutefois, le bruit se répandit que sa mort n'était pas la suite d'un accident, mais bien d'un acte criminel: M. de Tourville avait, disait-on, précipité lui-même sa femme du rocher.

Une enquête faite par les autorités suisses sur cet événement tragique aboutit à une ordonnance de non-lieu.

L'affaire vient, néanmoins, d'entrer dans une nouvelle phase. La police de Londres, mise en éveil par le récit de la mort de Mme de Tourville, à recueilli sur son mari les renseignements suivants, qu'elle a communiqués ensuite à la police d'Inspruck:

"Henri de Tourville s'appelait précédemment Henri Perreau. En premières noces, il avait épousé une femme malade,

et s'exécuter de bonne grâce et en un clin d'œil, il fut débarrassé de sa montre et de son porte-monnaie, le tout évalué à 75 dollars. Le docteur porta plainte aux autorités, mais John Mulligan court encore.

M. le directeur Mitchell du Théâtre Comique avait menagé une charmante surprise à la population franco-américaine de St. Louis, en engageant pour deux semaines, deux artistes françaises bien connues à New-York, à Philadelphie et à San Francisco. Nous voulons parler des sœurs Delphine et Julia Pasca qui ont déjà obtenu de beaux et légitimes succès en Amérique dans l'opérette et dans les chansonnettes de caractère. La meilleure preuve du succès de nos charmantes compatriotes est sans contredit, la réception enthousiaste que leur fait chaque soir le public américain de St. Louis qui cependant ne comprend généralement pas la langue française. Nous les avons applaudies dans le duo, *Les Brillantes*, dans la bouffonnerie du "Pompier et de la Rosière" et dans l'opérette de Paul Henriot, *Paola et Pietro*, et nous prenons un véritable plaisir à rendre justice à leur talent de comédiennes distinguées. Mlle Delphine possède une voix de soprano d'un timbre remarquablement pur et qui s'harmoie fort agréablement avec la riche contralto de sa sœur, Melle Julia.

Nos compatriotes qui n'ont pas encore eu l'occasion de les entendre, devront se faire un devoir de visiter le "Théâtre Comique" et d'applaudir au succès de deux des meilleures artistes françaises qui aient encore visité St. Louis.

et envoyé à la résidence de son beau-frère, le Dr. Adèle, près de la rue Pestalozzi.

On nous apprend que le Dr. Ch. V. Ludwig, grand vice-député de l'ordre des "Chevaliers de l'Honneur," a l'intention d'organiser, à St. Louis, une loge de cette société. Nous avons cru comprendre que le but de l'organisation était de venir en aide, au moyen d'une souscription annuelle, aux membres malades ou indigents, et de payer aux veuves et aux orphelins, à la mort de chaque membre, une certaine somme prélevée sur un fond d'assurances. Nous serons heureux de prêter la publicité de nos colonnes à toutes les sociétés qui ont pour but de secourir les misères de l'indigence, et nous ne pouvons que souhaiter du succès à la nouvelle organisation.

Nous engageons ceux de nos compatriotes à qui l'on présenterait des billets des banques de l'Indiana, à ne pas les accepter à la légère, car un grand nombre de contrefaçons de ces valeurs circulent depuis quelques jours.

Le *Courrier des Etats-Unis* donne le même avertissement à ses lecteurs de l'Est et annonce en même temps qu'un nommé Charles Heck a été arrêté sous prévention d'avoir cherché à en mettre en circulation à New York.

Le corps d'un individu, paraissant âgé d'une quarantaine d'années, fut découvert cette semaine par deux gamins, flottant dans le Mississippi, au bas de la rue Carroll. N'ayant pu trouver sur son corps aucun moyen d'identification, il a été envoyé à la morgue.

Dimanche dernier, les diverses sociétés catholiques de tempérance ont célébré la fête de Père Matthews, leur fondateur, par une procession dans les principales rues de la ville.—Le temps, qui était fort beau, a favorisé cette démonstration, et a permis aux Irlandais d'exhiber leurs uniformes multicolores et leurs chapeaux épanachés.

Samedi dernier, arrivait à St. Louis, sous l'escorte imposable de sept officiers de police et détectives, un individu disant se nommer John Goodwin, mais que la police, en sa haute sagesse, déclarait être, sinon le fameux Frank James, brigand notoire, du moins Cal. Carter qui est, paraît-il, un malfaiteur de la même espèce.—Dimanche, la police publiait à grand renfort de trompe, que l'identité du prétendu Goodwin était parfaitement établie, et qu'il n'était autre que Frank James—Lundi, toujours d'après la police, ce n'était plus Frank James, mais incontestablement Cal. Carter. Depuis lors la police à la suite de nouveaux renseignements reçus a été forcée d'avouer que l'individu arrêté, n'est ni James ni Carter. Enfin, d'après certaines dépêches reçues hier, il paraîtrait que Goodwin est bien réellement Goodwin, c'est-à-dire un spéculateur en bestiaux, des plus honorables. Le prisonnier montre du reste une impassibilité et un sang-froid remarquables et il est probable qu'il profitera de "cette boulette" de la police pour battre monnaie, en attendant à la ville un bon procès pour arrestation arbitraire.

La ville de Pittsburg Pa., a été la semaine dernière mise en émoi par un effroyable accident. Une chaudière à feu explosion dans l'usine de Zug & Co., coin de la treizième rue et d'Etna street.—Neuf ou dix personnes ont été tuées—sur le coup et le nombre des blessés s'est élevé à une vingtaine, dont plusieurs mortellement. L'explosion a donné lieu à un incendie assez considérable.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

à moitié disparus ce matin, et un chien de la rue Jefferson, qui se promenait dans le voisinage, a découvert son cadavre. On a immédiatement avisé la police, qui a fait transporter le corps à l'hôpital de la paroisse Terrebonne, où il a été placé dans un cercueil en attendant que l'on ait pu le faire inhumer.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

à moitié disparus ce matin, et un chien de la rue Jefferson, qui se promenait dans le voisinage, a découvert son cadavre. On a immédiatement avisé la police, qui a fait transporter le corps à l'hôpital de la paroisse Terrebonne, où il a été placé dans un cercueil en attendant que l'on ait pu le faire inhumer.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

à moitié disparus ce matin, et un chien de la rue Jefferson, qui se promenait dans le voisinage, a découvert son cadavre. On a immédiatement avisé la police, qui a fait transporter le corps à l'hôpital de la paroisse Terrebonne, où il a été placé dans un cercueil en attendant que l'on ait pu le faire inhumer.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

à moitié disparus ce matin, et un chien de la rue Jefferson, qui se promenait dans le voisinage, a découvert son cadavre. On a immédiatement avisé la police, qui a fait transporter le corps à l'hôpital de la paroisse Terrebonne, où il a été placé dans un cercueil en attendant que l'on ait pu le faire inhumer.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

à moitié disparus ce matin, et un chien de la rue Jefferson, qui se promenait dans le voisinage, a découvert son cadavre. On a immédiatement avisé la police, qui a fait transporter le corps à l'hôpital de la paroisse Terrebonne, où il a été placé dans un cercueil en attendant que l'on ait pu le faire inhumer.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

à moitié disparus ce matin, et un chien de la rue Jefferson, qui se promenait dans le voisinage, a découvert son cadavre. On a immédiatement avisé la police, qui a fait transporter le corps à l'hôpital de la paroisse Terrebonne, où il a été placé dans un cercueil en attendant que l'on ait pu le faire inhumer.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

et envoyé à la résidence de son beau-frère, le Dr. Adèle, près de la rue Pestalozzi.

On nous apprend que le Dr. Ch. V. Ludwig, grand vice-député de l'ordre des "Chevaliers de l'Honneur," a l'intention d'organiser, à St. Louis, une loge de cette société. Nous avons cru comprendre que le but de l'organisation était de venir en aide, au moyen d'une souscription annuelle, aux membres malades ou indigents, et de payer aux veuves et aux orphelins, à la mort de chaque membre, une certaine somme prélevée sur un fond d'assurances. Nous serons heureux de prêter la publicité de nos colonnes à toutes les sociétés qui ont pour but de secourir les misères de l'indigence, et nous ne pouvons que souhaiter du succès à la nouvelle organisation.

Nous engageons ceux de nos compatriotes à qui l'on présenterait des billets des banques de l'Indiana, à ne pas les accepter à la légère, car un grand nombre de contrefaçons de ces valeurs circulent depuis quelques jours.

Le *Courrier des Etats-Unis* donne le même avertissement à ses lecteurs de l'Est et annonce en même temps qu'un nommé Charles Heck a été arrêté sous prévention d'avoir cherché à en mettre en circulation à New York.

Le corps d'un individu, paraissant âgé d'une quarantaine d'années, fut découvert cette semaine par deux gamins, flottant dans le Mississippi, au bas de la rue Carroll. N'ayant pu trouver sur son corps aucun moyen d'identification, il a été envoyé à la morgue.

Dimanche dernier, les diverses sociétés catholiques de tempérance ont célébré la fête de Père Matthews, leur fondateur, par une procession dans les principales rues de la ville.—Le temps, qui était fort beau, a favorisé cette démonstration, et a permis aux Irlandais d'exhiber leurs uniformes multicolores et leurs chapeaux épanachés.

Samedi dernier, arrivait à St. Louis, sous l'escorte imposable de sept officiers de police et détectives, un individu disant se nommer John Goodwin, mais que la police, en sa haute sagesse, déclarait être, sinon le fameux Frank James, brigand notoire, du moins Cal. Carter qui est, paraît-il, un malfaiteur de la même espèce.—Dimanche, la police publiait à grand renfort de trompe, que l'identité du prétendu Goodwin était parfaitement établie, et qu'il n'était autre que Frank James—Lundi, toujours d'après la police, ce n'était plus Frank James, mais incontestablement Cal. Carter. Depuis lors la police à la suite de nouveaux renseignements reçus a été forcée d'avouer que l'individu arrêté, n'est ni James ni Carter. Enfin, d'après certaines dépêches reçues hier, il paraîtrait que Goodwin est bien réellement Goodwin, c'est-à-dire un spéculateur en bestiaux, des plus honorables. Le prisonnier montre du reste une impassibilité et un sang-froid remarquables et il est probable qu'il profitera de "cette boulette" de la police pour battre monnaie, en attendant à la ville un bon procès pour arrestation arbitraire.

La ville de Pittsburg Pa., a été la semaine dernière mise en émoi par un effroyable accident. Une chaudière à feu explosion dans l'usine de Zug & Co., coin de la treizième rue et d'Etna street.—Neuf ou dix personnes ont été tuées—sur le coup et le nombre des blessés s'est élevé à une vingtaine, dont plusieurs mortellement. L'explosion a donné lieu à un incendie assez considérable.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

à moitié disparus ce matin, et un chien de la rue Jefferson, qui se promenait dans le voisinage, a découvert son cadavre. On a immédiatement avisé la police, qui a fait transporter le corps à l'hôpital de la paroisse Terrebonne, où il a été placé dans un cercueil en attendant que l'on ait pu le faire inhumer.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

à moitié disparus ce matin, et un chien de la rue Jefferson, qui se promenait dans le voisinage, a découvert son cadavre. On a immédiatement avisé la police, qui a fait transporter le corps à l'hôpital de la paroisse Terrebonne, où il a été placé dans un cercueil en attendant que l'on ait pu le faire inhumer.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

à moitié disparus ce matin, et un chien de la rue Jefferson, qui se promenait dans le voisinage, a découvert son cadavre. On a immédiatement avisé la police, qui a fait transporter le corps à l'hôpital de la paroisse Terrebonne, où il a été placé dans un cercueil en attendant que l'on ait pu le faire inhumer.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

à moitié disparus ce matin, et un chien de la rue Jefferson, qui se promenait dans le voisinage, a découvert son cadavre. On a immédiatement avisé la police, qui a fait transporter le corps à l'hôpital de la paroisse Terrebonne, où il a été placé dans un cercueil en attendant que l'on ait pu le faire inhumer.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

à moitié disparus ce matin, et un chien de la rue Jefferson, qui se promenait dans le voisinage, a découvert son cadavre. On a immédiatement avisé la police, qui a fait transporter le corps à l'hôpital de la paroisse Terrebonne, où il a été placé dans un cercueil en attendant que l'on ait pu le faire inhumer.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

à moitié disparus ce matin, et un chien de la rue Jefferson, qui se promenait dans le voisinage, a découvert son cadavre. On a immédiatement avisé la police, qui a fait transporter le corps à l'hôpital de la paroisse Terrebonne, où il a été placé dans un cercueil en attendant que l'on ait pu le faire inhumer.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

et envoyé à la résidence de son beau-frère, le Dr. Adèle, près de la rue Pestalozzi.

On nous apprend que le Dr. Ch. V. Ludwig, grand vice-député de l'ordre des "Chevaliers de l'Honneur," a l'intention d'organiser, à St. Louis, une loge de cette société. Nous avons cru comprendre que le but de l'organisation était de venir en aide, au moyen d'une souscription annuelle, aux membres malades ou indigents, et de payer aux veuves et aux orphelins, à la mort de chaque membre, une certaine somme prélevée sur un fond d'assurances. Nous serons heureux de prêter la publicité de nos colonnes à toutes les sociétés qui ont pour but de secourir les misères de l'indigence, et nous ne pouvons que souhaiter du succès à la nouvelle organisation.

Nous engageons ceux de nos compatriotes à qui l'on présenterait des billets des banques de l'Indiana, à ne pas les accepter à la légère, car un grand nombre de contrefaçons de ces valeurs circulent depuis quelques jours.

Le *Courrier des Etats-Unis* donne le même avertissement à ses lecteurs de l'Est et annonce en même temps qu'un nommé Charles Heck a été arrêté sous prévention d'avoir cherché à en mettre en circulation à New York.

Le corps d'un individu, paraissant âgé d'une quarantaine d'années, fut découvert cette semaine par deux gamins, flottant dans le Mississippi, au bas de la rue Carroll. N'ayant pu trouver sur son corps aucun moyen d'identification, il a été envoyé à la morgue.

Dimanche dernier, les diverses sociétés catholiques de tempérance ont célébré la fête de Père Matthews, leur fondateur, par une procession dans les principales rues de la ville.—Le temps, qui était fort beau, a favorisé cette démonstration, et a permis aux Irlandais d'exhiber leurs uniformes multicolores et leurs chapeaux épanachés.

Samedi dernier, arrivait à St. Louis, sous l'escorte imposable de sept officiers de police et détectives, un individu disant se nommer John Goodwin, mais que la police, en sa haute sagesse, déclarait être, sinon le fameux Frank James, brigand notoire, du moins Cal. Carter qui est, paraît-il, un malfaiteur de la même espèce.—Dimanche, la police publiait à grand renfort de trompe, que l'identité du prétendu Goodwin était parfaitement établie, et qu'il n'était autre que Frank James—Lundi, toujours d'après la police, ce n'était plus Frank James, mais incontestablement Cal. Carter. Depuis lors la police à la suite de nouveaux renseignements reçus a été forcée d'avouer que l'individu arrêté, n'est ni James ni Carter. Enfin, d'après certaines dépêches reçues hier, il paraîtrait que Goodwin est bien réellement Goodwin, c'est-à-dire un spéculateur en bestiaux, des plus honorables. Le prisonnier montre du reste une impassibilité et un sang-froid remarquables et il est probable qu'il profitera de "cette boulette" de la police pour battre monnaie, en attendant à la ville un bon procès pour arrestation arbitraire.

La ville de Pittsburg Pa., a été la semaine dernière mise en émoi par un effroyable accident. Une chaudière à feu explosion dans l'usine de Zug & Co., coin de la treizième rue et d'Etna street.—Neuf ou dix personnes ont été tuées—sur le coup et le nombre des blessés s'est élevé à une vingtaine, dont plusieurs mortellement. L'explosion a donné lieu à un incendie assez considérable.

Le nommé Frank Ward, demeurant au No 1021 5e rue Nord, se rendait à son travail mardi matin, quand il arriva au coin des rues Morgan et septième, il fit assailli et terrassé par Mike Peyton, qui lui enleva sa montre et sa chaîne. Le hardi grand chemin fit arrêté peu de temps après dans un "Saloon", où il s'était réfugié, et fut logé en prison.

La Bourse ou la vie! Un soir de la semaine dernière, comme le Dr. Ludwig se dirigeait paisiblement vers sa demeure au No. 320 Cedar St. il fut accosté par un voyou, nommé John Mulligan, qui, sous menace de mort, lui enjoignit de lui remettre ses valeurs. Le docteur qui n'était pas armé, dut

